

EN GUISE DE CONCLUSION

Une conclusion aux deux volumes des *Châteaux et enceintes de la France médiévale* ne s'impose sans doute pas. En effet, malgré le nombre de pages et d'illustrations consacrées à ce thème, le sujet est loin d'être tari ; aussi voudrais-je plutôt, au terme de ce second volume, ouvrir une perspective sur certains axes de recherche et de synthèse extrêmement porteurs de nouveauté, qui n'ont pas été abordés ici.

Le premier, le plus important, à mes yeux, est celui du matériau. Il a été évoqué ici au détour des constructions, mais il mérite en soi un livre entier. Car le matériau est composante fondamentale de la construction, quelle qu'elle soit ; son impact relativement aux partis architecturaux a pu être considérable. Bien sûr, on a pris la précaution de restreindre le sujet de ces deux volumes aux sites conservant des éléments maçonnés, qui seuls ont été analysés ; on a ainsi passé sous silence toute la construction de bois, de pans de bois, voire de pisé. Or, contrairement à ce que l'on croit en général, la construction au moyen de ces matériaux périssables n'a nullement été limitée aux périodes les plus anciennes, antérieures au XII^e siècle : fouilles et comptes sont là pour prouver que dans certaines régions, même les éléments les plus exposés à l'attaque furent ainsi bâtis, ainsi par exemple dans l'Ain au XIV^e siècle. Au-delà, la construction dans ces matériaux périssables fut quasiment de règle pour les bâtiments annexes du château, qui n'ont pas été décrits ici. Ce livre reste à faire : il devra utiliser tous les résultats de fouilles épars, puisque ce mode constructif ne se lit plus guère aujourd'hui que dans ses vestiges archéologiques.

En se restreignant au domaine de la construction maçonnée, il est un aspect considérable dont il n'a pas été traité ici, celui de l'aspect conféré à la construction par le matériau utilisé : brique et pierre, bien sûr, mais surtout pierre lisse et pierre à bossage. Cette dernière question, celle de l'utilisation du parement à bossage dans la construction défensive, demeure aujourd'hui l'un des sujets les plus intéressants à étudier ; mais cette étude déborde le cadre du territoire national actuel

par ses implications et ses influences éventuelles. On n'entrera certes pas ici dans le problème ; mais l'on retiendra seulement son exposé. L'utilisation du bossage est un phénomène clairement délimité spatialement sur le territoire : le quart Sud-Est de la France, l'Alsace. Il l'est tout autant chronologiquement, puisque l'apparition dans la fortification paraît se situer au milieu du XII^e siècle. Et pourtant, contrairement à ce qui peut se passer par exemple pour l'archère, les conditions de cette apparition, comme celles de sa diffusion, restent relativement mystérieuses. Car le bossage devint au XIII^e siècle une quasi constante de la fortification germanique, l'Alsace n'en étant que la partie la plus occidentale, alors que son usage demeura, au-delà du quart Sud-Est de la France, limité à une mode fugace liée à la construction royale des années 1300. La fortification anglaise ne l'utilisa jamais ; à l'inverse, au-delà des frontières, l'usage en fut considérable en Italie, et bien plus loin au Moyen Orient dans la fortification des Croisés.

Pourquoi cet extraordinaire succès dans l'aire germanique ? Dans quelles conditions s'effectua la diffusion, et pourquoi fut-elle strictement limitée, sans déborder dans la fortification franco-anglaise ? Autant de questions qui ne pourront être résolues que par une meilleure connaissance des monuments d'un pays à l'autre. Et ceci m'amène à pointer le doigt sur un autre manque cruel, au niveau des conclusions qui ont pu être développées dans cet ouvrage.

La fortification est, par essence, internationale : si elle existe, c'est qu'elle répond à des conflits qui débordent en général les cadres d'une seule nation. Si les conditions sociales et politiques du Moyen Âge permettent, avec quelque certitude, de placer un des épicycles de développements d'essence militaire dans les contrées européennes, et tout spécialement dans l'aire franco-anglaise, bien des doutes subsistent encore sur la façon dont se produisirent ces développements par rapport au substrat de la fortification méditerranéenne, qu'elle soit romaine ou byzantine. On ne pourra véritable-

ment mettre un terme aux théories diverses qui existent que par une confrontation d'études reposant sur des bases équivalentes d'analyse historique et monumentale, s'étendant sur tout le pourtour de la Méditerranée. On en est fort loin aujourd'hui.

Sans doute faudra-t-il, pour démêler définitivement cet écheveau complexe d'influences, retracer un jour l'itinéraire des Croisés, reprendre historiquement leur périple, leurs conquêtes, en les confrontant à l'archéologie, et en évaluant comparativement les développements qui s'effectuaient dans leurs pays d'origine. Cette quête est immense : souhaitons qu'un jour elle puisse être entamée.

Enfin, je terminerai ces lignes en laissant ouvert le chapitre des éléments architecturaux. Car, si certains ont été analysés ici de façon privilégiée puisqu'ils formaient en quelque sorte le coeur de certains exposés de programme, tant d'autres restent encore à évoquer ! Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre E. VIOLLET-LE-DUC dans son *Dictionnaire*. Celui-ci aura servi d'introduction ; qu'il serve également de conclusion ; sans doute son travail ne peut-il plus être mené aujourd'hui de la même façon, mais l'on se prend à rêver d'un immense chantier de dictionnaire, à l'image de celui de la langue française, qui vaudrait pour l'architecture médiévale...